

Devouement et Persecution

Voici une histoire racontée par un journaliste parisien :

« La supérieure de l'hôpital vient d'être décorée.

Décorée !... elle, la bonne vieille sœur Polyxème ?... est-ce que ce n'est pas un rêve ?... Pis que cela !... n'est-ce pas une de ses divagations folles que l'esprit malin, parfois, s'amuse à jeter dans les âmes les plus humbles ?

Mais non ! elle n'en peut douter car elle a encore dans les oreilles le bruit qui s'est fait quand le ministre de la guerre est entré dans la salle... elle a encore dans les yeux le voyage loyal et bon de ce général, tout chamarré de décorations... Surtout, elle a encore au cœur la secousse qu'elle a ressentie, quand le ministre, faisant faire le cercle autour d'elle, lui a dit de sa voix vibrante, habituée à commander des héros :

« Madame, la France, dont vous avez depuis si longtemps soigné les soldats, vous remercie par ma bouche. Le gouvernement de la République est heureux de reconnaître ces services ; et il vous décore ici, au milieu même de vos malades, au champ d'honneur du dévouement ! »

A ces mots, un tonnerre d'applaudissement s'est fait entendre ; on a crié : « Vive la sœur Polyxème ! » et il lui a fallu, éperdue et confuse, assister à sa propre opothéose.

Depuis combien de temps êtes-vous dans cet hôpital ? lui a demandé le ministre.

— Général, — a répondu un grand monsieur tout gaulonné d'argent, qui, lui a-t-on dit ensuite, était le préfet — il y a trente-et-un ans.....

— Sans compter, a surenchérit le maire, que nous avons eu des années doubles : en 1867, la fièvre typhoïde ; en 1868, la variole ; en 1885, la scarlatine ; en 1891, encore la fièvre typhoïde.

— Et, pendant tout ce temps, la sœur n'a pas bougé ?

— D'une semelle... et on ne compte plus les vies humaines qu'elle a sauvées.

— Ma sœur, a concédé le général en se retirant, je voudrais avoir des états de service comme les vôtres. La distinction qui vous est conférée acquiert un nouvel éclat en brillant sur votre poitrine ; vous en recevrez le brevet incessamment.

Sitôt que le cortège officiel a quitté l'hôpital, la sœur Polyxème s'est esquivée sans bruit, et, de toute la vitesse de ses jambes exagérées, s'est réfugiée dans la salle de communauté. Rouge de confusion, inquiète comme un scélérat qui n'a pas encore fait disparaître les traces de son crime, elle cherche de ses vieilles

maines qui tremblent, à détacher ce ruban qui, sur la bure sombre de sa robe, semble un coquelicot perdu dans une touffe de bluets.

— Eh bien ?... eh bien !... nous vous y prenons !... disent derrière elle des voix bien connues.

Ce sont ses filles, les autres religieuses de l'hôpital, qui, à leur tour, brûlent d'envie de fêter leur bien-aimée supérieure.

— Comment, ma mère ?... s'écrie la plus jeune, une petite professe nouvellement arrivée de la maison-mère, — comment ? vous alliez ôter votre croix ?

— Sans doute, ma pauvre enfant : est-ce que je l'ai gagnée ?

— Non ! non !... nous autres, religieuses, nous ne faisons que notre devoir en soignant nos pauvres malades : ils sont notre famille ; c'est bien naturel qu'on les serve, et puis..... C'est si doux, qu'il n'y a point de mérite à cela.

A ce moment, la porte de la salle s'ouvre, et la sœur portière introduit un monsieur grave et correct ; il porte des papiers sous le bras, et un lorgnon sur le nez. Tout à fait distingué, le monsieur.

Les religieuses se poussent le coude, comme pour se dire : C'est le brevet qui arrive ! attention ! L'inconnu d'ailleurs, a l'air si comme il faut !

— C'est bien à madame la supérieure, dit-il, en s'inclinant avec grâce, que j'ai l'honneur de parler.

— Oui, monsieur.

— Je viens de la part de M. le ministre.....

— De la guerre ?

— Non... des finances....

— Ah !... et pourquoi ?

Pour vous dire que si, à la date fixée, vous n'avez pas payé toutes vos taxes, on saisira vos meubles !

Qu'il me soit permis d'ajouter quelques lignes à ce récit charmant et poignant à la fois.

Les bonnes religieuses, en faisant leurs vœux, ont accepté volontairement les croix et les humiliations, elles les recherchent même. Quand, pour prix de leur dévouement, elles se voient insultées et persécutées, au lieu de se plaindre elles remercient Dieu. Elles savent que leur mérite est plus grand à cause de l'ingratitude des hommes.

Journalistes, mes confrères, vous qui voyez si souvent vos mérites méconnus, songez aux sœurs des asiles et des hôpitaux. Que la satisfaction du devoir accompli soit votre meilleure récompense. Faites bien et laissez dire ! Pardonnez à ceux qui ne vous apprécient pas à votre juste valeur, ils ignorent le bien que vous faites ou que vous désirez faire.

Votre récompense viendra plus tard.

JEAN DES ERABLES

Les Derniers Invalides

Ce matin-là, je rencontraï à la cantine de l'hôtel des Invalides deux conquérants. Assis devant la fenêtre du jardin qui les encadrait de clarté, ils fumaient silencieusement leur pipe et rêvassaient, les yeux fixés vers un rayon de soleil qui plaquait de reflets oranges, verts, émeraude et violets, les bouteilles de rhum, de chartruse ou de cassis alignées sur le comptoir de zinc. Au-dessus d'eux, des gravures, des images guerrières, illuminaient les murs de leurs d'héroïsme. On y voyait également le portrait de Marie-Angélique Duchemin, veuve Brûlon, ancien soldat de l'armée d'Italie, et morte lieutenant-honoraire, à l'hôtel des Invalides, il y a quelques mois.

Une de ces conquérants avait une jambe de bois ; l'autre portait la trace d'un formidable coup de sabre qui lui avait fendu la joue gauche, depuis la bouche jusqu'à l'oreille. L'invalidé à la jambe de bois s'appelait Gilbert. L'invalidé au coup de sabre, c'était l'ex-zouave Grison, le clairon de Malakoff.

Tout en buvant un petit vin blanc qui pétillait dans nos verres, les deux vieux briscards voulurent me raconter leurs souvenirs d'antan.

— J'ai seize ans de service militaire, dit Grison, j'ai quatorze campagnes et trois blessures : d'abord une au bras que voici.

Il retourna sa manche et me montra son avant-bras creusé, du poignet au coude, par un large sillon rouge.

— Celle-ci, me dit-il, me vient d'un éclat de Pierre reçu à Malakoff, en Crimée. Maintenant, ce coup de sabre qui m'a fendu la joue, je l'ai reçu à Solférino, en Italie. Le même jour, une balle, après m'avoir pénétré dans le nez, m'a enlevé le maxillaire supérieur, et est ressorti dans l'articulation de la mâchoire.

— Vous avez assisté à plusieurs batailles, en Crimée ?

— J'étais à l'Alma, à Inkermann, à la prise de Malakoff. De tous ces combats, le plus terrible, le plus meurtrier, fut celui qui se livra lors de la prise de Malakoff, le 8

septembre 1855.

Il était environ midi lorsque les généraux, le chapeau à la main, s'élançèrent des tranchées en criant : « En avant ! »

Alors, aussitôt, les clairons, les tambours, sonnèrent et battent la charge, les régiments sortent des tranchées, dans un nuage de poussière où scientillent les baïonnettes.

Au pas de gymnastique, on se rue vers Malakoff, on s'empare de la batterie Gervair. Les Russes, un instant, surpris par cette attaque imprévue, accourent en foule sur les ramparts, et, abrités derrière les bastions, nous foudroient de leurs fusillades. Bientôt, la mitraille, les boulets, les obus se mettent de la partie et fauchent les premiers rangs de nos régiments, qui montent à l'assaut.

C'est un tohu-bohu infernal.

On n'entendait plus que des cris, des appels, des commandements, des gémissements, des jurons. La mitraille, en tombant, fait un bruit assez semblable à celui d'un escadron de cavalerie au trot ; les bombes avant d'éclater, font fi ! fi. Les boulets imitent un sifflement prolongé sans compter le coup de grosse caisse du départ. Joignez à ce bruit, celui des tambours qui battent et des clairons qui sonnent la charge, et vous vous ferez une idée du chambard. C'était à peine si je m'entendais sonner la charge, et pourtant je soufflais à m'en décrocher les poumons.

Les autres clairons, Bodaud et le camarade Martines qui, en arrivant sur la tour, eut le nez enlevé d'un coup de sabre, faisaient comme moi : ils sonnaient la charge tout en courant, tout en escaladant, à travers les balles et la mitraille, l'éboulement de ramparts qui combait les fossés. Mais on ne s'entendait plus. Enfin nous arrivons aux bastions.

Là ce fut terrible. Une mêlée épouvantable, de véritables corps à corps s'engagèrent avec les « Moscovites » ; on se battait à coup de crosse, d'écouvillons, de moellons, de briques on ramassait tout ce qui nous tombait sous la main. Les Russes se défendaient comme des loups. Je les vois encore, avec leur casquette plate, leurs longues moustaches et leurs favoris roux. Ils étaient biènes et leurs yeux étincelaient de colère en voyant que nous étions les plus forts. C'est en vain que des réserves débouchèrent en masses profondes du ravin de Karabelnaïa pour les appuyer ; ils furent forcés de reculer.

Un certain nombre d'entre eux, réfugiés dans la tour, nous fusillaient par les embrasures. Impossible de les approcher, le passage pour aller les déloger étant trop étroit. Les hommes et les officiers tombaient comme des mouches.

Alors, on entoura la gourgane de ascifines enflammées, afin d'aveugler les Russes par la fumée. Puis on les somma de se rendre, ce qu'ils firent. A trois heures, nous étions maîtres de Malakoff. Les Russes se retirèrent en mettant le feu partout.

Vers les quatre heures, une explosion formidable se fit entendre, et un nuage de feu s'éleva au-dessus de nous. C'était toute la partie gauche de la courtine qui venait de sauter, broyant, anéantissant un grand nombre de soldats et d'officiers de la division du général de La Motterouge, établie sur cet emplacement. De toutes parts, se traînaient, horriblement mutilés, les victimes de l'explosion ; des cris affreux s'échappaient de dessous les terres et les murailles ébouleées.

Pendant la nuit, les Russes, en se retirant, achevèrent leurs œuvres de destruction. De continuelles explosions se firent entendre ; des incendies, allumés sur plusieurs points de la ville, nous éclairaient comme en plein jour. Les Russes s'étaient retirés. Sébastopol était à nous.

Après onze mois de siège, après avoir enduré mille souffrances sur ce plateau désolé, de Chersonèse, où l'hiver avait été terrible ; après avoir vu s'abattre sur nous tous les mots de la terre, le choléra, le typhus, le scorbut, etc. ; après avoir

passé des nuits entières dans les tranchées, couchés dans la neige ou dans la boue ; après avoir bravé mille morts, nous étions vainqueurs, mais au prix de quels sacrifices ! !

Nous avions en 5 généraux tués, 4 blessés, 41 officiers supérieurs tués ou blessés, environ 1,500, sous-officiers et soldats tués, autant de disparus et près de 5,000 blessés. Sébastopol, en partie détruit, n'offrait à la vue qu'un morceau de ruines, les vaisseaux russes coulés dans le port, ne laissent plus voir que les mâtures adhéssus de l'eau. Et partout, tout autour de nous, des morceaux de cadavres, partout du sang, partout la ruine.... la désolation.... la mort. Et le résultat de tout ceci, le résultat pour nous, les Français, comme pour nos alliés les Anglais?....

« Macache »... nous avons travaillé pour le Grand Turc.

Et, sur ce mot de la fin, le clairon de Malakoff, l'invalidé Grison, vidant d'un trait son verre, se leva pour aller cueillir dans le jardin de la cantine une branche de lilas qu'il respira avec délices.

X

Authorized Life of Pope Leo XIII

MANAGER WANTED

Trustworthy lady or gentleman in each district to manage our business and start agents in the sale of the Official and Authorized Life of Pope Leo XIII. Book issued under the imprimatur of Cardinal Gibbons and endorsed by the leading Archbishops and priests throughout the United States and Canada ; printed in both English and French ; \$20.00 straight cash salary and expenses, paid each week direct from headquarters ; expense money advanced ; position permanent. Address DAVID B. CLARKSON, 324 Dearborn Street, Chicago.

Lunch Room AND Restaurant

I have opened a lunch room and restaurant at my old stand, Tignish, where lunches can be had at all hours.

Ice cream, temperate drinks, confectionary, fruits, cigars, etc.

Oysters in season

We also do baking to order

When coming to Tignish call and have a good lunch.

Mrs. M. McElroy

Tignish

MAIN STREET

Livres de Prières, Chapelets, Objets Pieux.

Je viens d'être nommé Agent pour la célèbre maison ZECH ET FILS, BELGIQUE.

Je parcourrai la province à temps pour recevoir les commandes du printemps.

Les échantillons que j'ai sont les plus beaux, les plus riches et les meilleurs marchés qui se soient vus ici, jusqu'à présent.

Les Commerçants et les Maisons Religieuses feront bien de retenir leurs commandes pour moi.

Je puis vendre les marchandises à meilleur marché qu'on peut les avoir dans les maisons de Montréal ou Québec.

S. E. GALLANT

Public Notice

Mr. Joseph Bernard of Tignish is instructed to collect all sums due me, for horse service, before the 1st. november 1903.

Parties owing me will please settle with Mr. Bernard without delay.

HUBERT C. MILLS

Tignish Aug. 6th. 1903

Abonnez-vous a

L'IMPARTIAL

After the Xmas & New Year Holidays

Are gone by.

After the Xmas and New Year holidays are passed everything relapses into quiet again, even trade becomes at a standstill. However we must not forget that lots of purchases which were contemplated during this holiday and busy season could not be accomplished owing to the very bad condition of our winter roads. Now in accordance with the old saying "It is never too late to do good" We wish to say to our customers in particular and the public in general : that we will expect them to come and fulfill their wishes.

We do not boast, but we can show you as good an assortment of general merchandise as you will find in any country store in Prince County. Not only can we show the goods, but we can sell them at prices which will suit both the purchaser and ourselves.

We will begin Stock taking this season on the 2nd. day of January, and during this Stock taking time which will last about three weeks, we will have an immense lot of Summer and Fall goods which we want to clear out at a sacrifice. These goods will be shown by themselves and are bound to be sold irrespective of price.

It is not necessary here to innumerate the different lines of goods we carry, but suffice it to say : that we always carry a full line of general merchandise found in our best stores of P. E. Island.

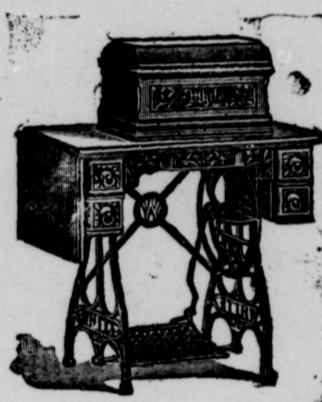
As usual we will be glad to take in exchange for our goods

Oats, Wheat, Barley, Buckwheat, Flour, Corn, Island Beans, Flax Seed, Timothy & Clover Seed, Cheese, Butter, Pork, Beef, Poultry of all kinds, Hides, number, &c

in fact everything a farmer has to sell excepting the farm.

We are sole agent on P. E. Island for the celebrated New Empire sewing machine. Prices and terms sent on application.

J. O. Arsenault, Son & Co. Limited
WELLINGTON



If it's a WHITE
It's all Right?

Up to the advent of the modern bicycle, Ball Bearings had no practical application. They were scientific toys, mechanical curiosities of admitted excellence, but too delicate for ordinary use. The universal employment of the bicycle in these days enables the average person to readily grasp the principal involved in the use of ball bearings, and

to thoroughly appreciate their practical utility.

Not the least important parts of a sewing machine are its

... BEARINGS ...

These should be constructed to run with the least possible friction under service condition, with the smallest amount of care.

Hence the application of Ball Bearings to the White Sewing Machine marks an era of advanced adaptation to the requirements of this modern age, and emphasizes the progressive spirit so characteristic of our Co.

These bearings are applied at both ends of treadle and in balance wheel hub, giving the machine a smooth-acting, light running movement that delights the most indifferent operator.

Don't Forget

THAT EVERY WHITE MACHINE NOW SENT OUT IS FITTED WITH BALL BEARINGS, and in addition is supplied with our

Tension Indicator, Pinch Tension, Automatic Tension Releaser, and Patented Dust Caps'

On Needle and Presser-Bars. An up-to-date machine, complete in every particular—satisfactory to every buyer.

White Sewing Machine Company.

CLEVELAND, OHIO.

Leonard Morris

GENERAL AGENT, SUMMERSIDE, P. E. I.

BINDER TWINE

Binders, Hardware, Washing Machines, Wringers, Churns, Pumps, Goal Tar.

Lowest Prices. Wholesale and retail.

Brace McKay & Co. Ltd

Summerside Aug. 24th. 1903

Avez-vous vu nos Primes?

Vous pouvez les avoir pour un dollar.